CALLIAS,

OU

NATURE ET PATRIE,

DRAME HÉROÏQUE.

CALLIAS,

OU

NATURE ET PATRIE,

DRAME HÉROÏQUE

EN UN ACTE ET EN VERS, MÊLÉ DE MUSIQUE.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra-comique national, le deuxième jour complémentaire, l'an second de la République.

Paroles du Cit. Hoffman, musique du Cit. Grétry.

Prix, 25 sols.



A PARIS,

Chez Maradan, Libraire, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 9.

TROISIÈME ANNÉE DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.

CALLIAS, premier Magistrat des Phocéens.
MÉGÈS, Citoyen de Crissa.
CLÉONE, fille de Mégès.
ANTÉNOR, fils de Callias, amant de Cléone.
LÉONTÉE, Général des Phocéens.
DORIS, amie de Cléone.
SAPOR, Ambassadeur de Xerxès.
UN SOLDAT PHOCÉEN.
PEUPLE.
SOLDATS.

La scène est à Crissa, ville de la Phocide, sous le péristyle du palais du Peuple, et devant le temple de Mars.

CALLIAS,

CALLIAS,

DRAME HÉROÏQUE.

Le théâtre représente un portique, au travers lequel on apperçoit le temple et la statue de Mars.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTÉNOR, *seul.*

Ah ! qu'un premier amour sur nos cœurs a d'empire !
Tout semble partager un si doux sentiment ;
Avec moi tout s'enflamme, avec moi tout soupire ;
Tout me dit qu'un mortel n'est heureux qu'en aimant.
Ah ! qu'il est doux d'aimer ! Vers un objet charmant
Un pouvoir inconnu m'attire ;
Je ne l'ai vu qu'un seul moment,
Et depuis ce moment je brûle, je desire ;
Je l'entends me parler, je le vois me sourire ;
Tout l'univers prend part à mon ravissement.
Tout aime dans le monde, et tout semble le dire.
Mon cœur jouit déjà du bonheur qu'il attend.
Je ne suis plus enfant ; le voile se déchire ;
A mes yeux l'horison s'étend ;

Tout ce qui m'environne ajoute à mon délire,
Tout est amour pour moi ; son charme se répand
Jusques dans l'air que je respire.

AIR.

Amour, je m'abandonne à toi.
Mes yeux ont vu briller ta flamme,
Mon cœur s'est soumis à ta loi.
Tu régneras seul sur mon ame,
Amour, tu seras tout pour moi.

Pour peindre celle qui m'est chère,
Il suffiroit de la nommer.
Je n'ose encore aspirer à lui plaire,
Jusqu'à présent je n'ai su que l'aimer.

O toi pour qui tout est possible,
Fais-lui connoître tes attraits !
Agite doucement son ame encor paisible,
Fais-lui sentir le pouvoir de tes traits;
Ne permets pas qu'elle soit inflexible.
Ingrate je la chérirois,
Combien l'aimerois-je sensible ?

Amour, je m'abandonne à toi.
Mes yeux ont vu briller ta flamme,
Mon cœur s'est soumis à ta loi ;
Tu régneras seul sur mon ame :
Amour, tu seras tout pour moi.

Mais j'apperçois mon père ; il faut à sa tendresse
Confier le secret qui pèse sur mon cœur.
Pourroit-il blâmer mon ivresse ?
Il fut amant, il doit approuver mon ardeur.

SCÈNE II.

ANTÉNOR, CALLIAS.

CALLIAS.

Mon fils, il est venu ce tems où la Patrie
Vous prescrit des devoirs nouveaux ;
L'heure a sonné pour vous, et toute votre vie
Doit être consacrée à de nobles travaux.
La Grèce est menacée ; en ce péril extrême
Armez-vous, remplacez un père qui vous aime,
Surpassez-moi, mon cœur n'en sera pas jaloux.
L'éclat qu'on tient d'un fils doit paroître aussi doux
Que celui qu'on tient de soi-même.
Vous n'êtes plus à moi, vous vous devez à tous.
Vous êtes, dès ce jour, un soldat de la Grèce.
Vous n'êtes plus à moi que par votre tendresse,
Et par l'amour que j'ai pour vous.

ANTÉNOR.

Je confirmerai, je l'espère,
Les sentimens qu'un fils a pu vous inspirer.
Mais quel danger pressant m'éloigne de mon père ?
Pourquoi dans ce moment faut-il m'en séparer ?

CALLIAS.

Les ennemis, mon fils, inondent la Phocide.
Ce Satrape orgueilleux, ce fier Mardonius,
Rassemble les soldats que nous avons vaincus.
Les Perses sont nombreux, le Grec est intrépide.
Opposons à la force un courage indompté.

Si nous ne l'obtenons, arrachons la victoire ;
N'ayons de guide enfin que l'amour de la gloire,
De gloire que la Liberté.

AIR.

Entends la voix de la Patrie ;
Arme-toi ; vole à son secours.
C'est à cette mère chérie
Que tu dois consacrer tes jours.
Déjà les enfans de la Grèce
S'élancent dans le champ d'honneur :
Tout s'émeut, s'agite, se presse,
Tout brûle de la même ardeur,
Et le Grec au danger mesure sa valeur.

Celui qui combat sous un maître
A-t-il cette mâle fierté ?
Un esclave peut-il connoître
Le pouvoir de la liberté ?
L'homme libre est seul intrépide ;
La noble fureur qui le guide
Double la vigueur de son bras ;
Et si sa force l'abandonne,
S'il meurt victime de Bellonne,
Il tombe, et ne s'étonne pas.

ANTÉNOR.

Vos sublimes accens ont passé dans mon ame ;
Mon être s'agrandit, et la gloire l'enflamme.
O mon père ! Anténor sera digne de vous.
Mais dans ce jour, hélas ! un sentiment bien doux....

CALLIAS.

Expliquez-vous, mon fils.

ANTÉNOR.

Dans mon cœur foible et tendre,
Du Dieu qui séduit tout la voix s'est fait entendre.
Ce cœur n'a pu lui résister ;
Il ne sait qu'obéir, et se laisse emporter.

CALLIAS.

Vous aimez ?

ANTÉNOR.

Oui, je fais un aveu qui vous blesse,
L'amour.....

CALLIAS.

L'amour, mon fils, n'est point une foiblesse.
Connoissez mieux celui, qu'en tout tems, en tout lieu,
L'homme reconnoissant adora comme un dieu.
Que je plains les mortels nés pour l'indifférence !
La sensibilité double notre existence.
L'amour, ce feu divin, source de tout plaisir,
Par un lien sacré nous attache à la vie ;
Sans lui plus de parens, sans lui plus de patrie,
Et vivre sans aimer, ce n'est qu'un long mourir.
Moi-même que tu crains de trouver trop sévère,
Ne fus-je pas amant avant d'être ton père ?
Que d'austères parens, esclaves de l'erreur,
Condamnent dans un fils ce qui fit leur bonheur !
Je n'imiterai point cette vertu farouche :
Ton bonheur, Anténor, est tout ce qui me touche.
Mon fils est mon unique bien ;
Ce qui peine ton cœur, peine encor plus le mien ;
Ce qui te blesse me déchire,
Et mon desir est dans le tien.
Cède donc au transport qu'un noble amour t'inspire ;
Sois amant, sois époux, et sur-tout citoyen.

ANTÉNOR.

Je serai votre fils.

CALLIAS.

A l'amitié d'un père
Ne cache rien de ton secret.
Nomme-moi celle qui t'est chère ;
De ton amour dis-moi quel est l'objet.

ANTÉNOR.

La fille de Mégès.....

CALLIAS.

Cléone ?

ANTÉNOR.

A ma tendresse.

CALLIAS.

O mon fils ! conçois-tu toute mon allégresse ?
Mégès lui-même dans ce jour
Pour toi me proposoit sa fille ;
Et les nœuds de l'hymen, assortis par l'amour,
A la mienne aujourd'hui vont unir sa famille.
Je vais accélérer ce fortuné moment.
Ton père ne craint point qu'un si beau sentiment
Nuise jamais à ceux où ton devoir t'engage ;
De ta gloire, mon fils, que l'hymen soit le gage,
Et montre aux ennemis que le plus tendre amant
Porte dans les combats le plus mâle courage.

(*Il sort.*)

SCENE III.

ANTÉNOR, *seul.*

L'AI-JE bien entendu ? N'est-ce point une erreur ?
Je vais posséder ce que j'aime !
Dans ce jour, dans ce moment même,
Tout conspire pour mon bonheur.
O charme trop puissant ! délicieuse ivresse !
Mon cœur est oppressé de sa vive allégresse.

Dieux ! si de mon bonheur vous n'êtes point jaloux,
Inspirez à Cléone une égale tendresse ;
Faites qu'elle confirme un espoir aussi doux.

AIR.

O ma chère Patrie !
Ne crains pas qu'en ce jour
Mon cœur te sacrifie
Aux plaisirs de l'amour.
Non, non, mère chérie,
Ne crains pas qu'en ce jour
Aux plaisirs de l'amour
Mon cœur te sacrifie.
Si le plus doux des nœuds
Me fait chérir la vie ;
La chaine qui me lie
A l'objet de mes feux,
En me rendant heureux,
M'attache à la Patrie.
J'en atteste les dieux,
La Grèce dans mes vœux
Ne sera point trahie.
Non, non, mère chérie,
Ne crains pas qu'en ce jour
Mon cœur te sacrifie
Aux plaisirs de l'amour.

Oui ; je te consacre ma vie.
Ce n'est point un pénible effort
De combattre et mourir en servant sa Patrie ;
Et si bientôt une flèche ennemie
Au champ d'honneur vient terminer mon sort,
O mes amis ! dites avec transport:
Qu'Anténor est digne d'envie !
Il eut la plus heureuse vie,
Et la plus glorieuse mort.

Mais quelqu'un dans ces lieux s'avance.
C'est elle .... Je desire et tremble tour-à-tour ....

CALLIAS,

Ah ! je sens que la crainte accompagne l'amour.
Non, je ne puis soutenir sa présence.
Est-ce à la crainte, à l'espérance
O mon cœur, que tu dois céder !
Sortons, rassurons-nous, avant de l'aborder.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

CLÉONE, DORIS.

CLÉONE.

CONDUITE dans ces lieux par l'ordre de mon père,
Dis-moi, chère Doris, que faut-il que j'espère?
Pourquoi, près du temple des dieux,
Me fait-il devancer le peuple qui s'assemble ?
L'ordre qu'il m'a donné.... son air mystérieux....
Ici seule avec toi.... je ne sais.... mais je tremble.

DORIS.

Le père d'Anténor habite dans ces lieux.

CLÉONE.

Ces lieux ?.... Tout m'y paroît aimable.
Pourquoi m'inspirent-ils ce trouble inconcevable !
Ils n'ont rien d'effrayant.

DORIS.

Sans doute qu'à vos yeux
Se montrera bientôt celui qui les habite.

CLÉONE.

Ah ! ne me quitte pas.

DORIS.

Quel effroi vous agite?

Anténor....

CLÉONE.

Anténor? Mais à chaque moment
Pourquoi me répéter ce nom?

DORIS.

Il est charmant.

CLÉONE.

Et pourquoi pensez-vous qu'il faille m'en instruire?

DORIS.

Je ne vous l'apprends pas, je ne fais que le dire.

CLÉONE.

Expliquez-vous, Doris; je ne vous comprends pas.

DORIS.

Pour que vous m'entendiez, je parlerai plus bas.
Dans ce jour, m'a-t-on dit, les nœuds de l'hyménée,
Vont du jeune Anténor fixer la destinée.
J'ignore la beauté qui recevra ses vœux;
Mais au sort de l'époux mon ame s'intéresse,
Il est brave, beau, généreux:
Jouissez comme moi de sa vive allégresse.
C'est un heureux de plus.

CLÉONE.

Doris, ils seront deux.

DORIS.

Vous dites....

CLÉONE.

Laisse-moi.

DORIS.

Vous m'avez entendue.

CLÉONE.

Ah ! laisse-moi : je dois me cacher à ta vue.

DORIS.

Je me retire.

CLÉONE.

Attends.

DORIS.

Je dois vous obéir ;
Et vous laisser ici, ce n'est point vous trahir.

SCÈNE V.

CLÉONE, *seule.*

D'ou vient que je frémis ? De quoi suis-je coupable ?
Pourquoi ce trouble inexprimable ?
En vain je voudrois m'abuser ;
J'éprouve que l'amour ne peut se déguiser.
Eh ! pourquoi chercherai-je à me tromper moi-même ?
Ma crainte, mon maintien, mes yeux me trahiront ;
Il semble autour de moi que tout me dit : elle aime ;
Et le nom d'Anténor est écrit sur mon front.
Qu'il est nouveau pour moi cet effroi plein de charmes !
Ne m'abandonne pas, trouble délicieux ;
Ce cœur que tu remplis d'alarmes,
Ce cœur obéissant ne t'en chérit que mieux ;
Tout est plaisir pour moi, tout, jusques à mes larmes,
Et je sens que l'amour est un présent des cieux.

AIR.

Eh quoi ! d'une flamme si pure
Mon cœur devroit-il s'alarmer ?
Oui, tout aime dans la nature ;
Oui, tout me dit qu'il faut aimer.

Contre l'amour vouloir s'armer,
Au Ciel même c'est faire injure.
Oui, tout aime dans la nature;
Oui, tout me dit qu'il faut aimer.

Amour, tu sais tout enflammer!
Tu fais souffrir; tu sais charmer:
Tu nous fais chérir ta blessure.
Quand l'onde doucement murmure,
Quand l'air nous paroît s'animer,
Quand au sein d'une nuit obscure
L'éclair brillant vient s'allumer,
C'est toi qui sais tout enflammer.

Non, non, d'une flamme si pure
Mon cœur ne doit point s'alarmer.
Oui, tout aime dans la nature;
Oui, tout me dit qu'il faut aimer.

DUO.

Je le vois.... ô trouble!.... ô trendresse!....
Dois-je fuir?.... ou dois-je rester?

ANTENOR, *à part en entrant.*

Je la vois.... ô crainte!.... ô tendresse!....
Auquel des deux dois-je céder?

CLÉONE, *à part.*

Il approche... ô trouble!... ô tendresse!
Dois-je fuir, ou dois-je rester?
Mon cœur ne peut, dans sa foiblesse,
Ni l'attendre, ni l'éviter.

ANTÉNOR, *à part.*

Elle est seule: ô crainte! ô tendresse!
Auquel des deux dois-je céder?
Mon cœur, hélas! dans sa foiblesse,
Ne peut la fuir ni l'aborder.

SCÈNE VI.

ANTÉNOR, CLÉONE.

ANTÉNOR.

NE fuyez pas, belle Cléone.
Pouvez-vous redouter des lieux
Où tout ce qui vous environne
S'anime et s'embellit de l'éclat de vos yeux?

CLÉONE, *à part.*

Que lui répondre, ô ciel ! A peine je respire.

ANTÉNOR.

Ah ! laissez-moi jouir d'un instant de bonheur.
Depuis long-tems je le desire ;
Seroit-ce au hasard seul que j'en dois la douceur ?

CLÉONE.

J'attendois le moment qui nous appelle au temple.

ANTÉNOR.

Ah ! souffrez qu'on vous y contemple.
Cléone, mon encens n'ira pas tout aux cieux,
Avec les immortels partagez mon hommage :
Permettez qu'Anténor, en invoquant les Dieux,
Admire leur pouvoir dans leur plus bel ouvrage.

CLÉONE.

Je m'étonne des sentimens
Qu'un jour, un moment vous inspire.

ANTÉNOR.

Dans le cœur d'Anténor si vous aviez pu lire,
Vous les sauriez depuis long-tems.

CLÉONE.

De tout ce que j'entends ma surprise est extrême.

ANTÉNOR.

Moins grande que mon trouble, alors que je vous voi.

CLÉONE.

Ce langage est nouveau pour moi.

ANTÉNOR.

Cléone, il l'est pour moi de même.
Ce jour, hélas ! est le premier
Où j'ose vous parler, où je puis vous entendre;
Ce jour seroit-il le dernier ?

CLÉONE.

Ce que vous demandez, je ne puis vous l'apprendre.

ANTÉNOR.

Les momens sont bien chers; dans quelques jours, hélas !
Anténor obligé de voler aux combats,
N'aura devant les yeux que la mort, le carnage....

CLÉONE.

D'un objet effrayant, épargnez-moi l'image.

ANTÉNOR.

Vous soupirez ?.... Heureux celui de nos soldats
Dont l'amour et l'espoir soutiennent le courage !
Cléone, que son sort est beau !
Qu'il est plus glorieux encore,
S'il emporte dans le tombeau
L'estime et les regrets de celle qu'il adore !
Si j'étois ce guerrier !

CLÉONE.

Le danger d'un amant
N'est pas toujours le plus à craindre;

Et dans ce funeste moment,
Celui qui ne meurt pas est celui qu'il faut plaindre.

ANTÉNOR.

Qu'à ce prix je voudrois faire couler vos pleurs!

CLÉONE.

La crainte suffiroit pour les faire répandre.
Mais pour nous inspirer un intérêt bien tendre,
Vous n'avez pas besoin d'annoncer des malheurs.

ANTÉNOR.

Que dites-vous? O ciel!

CLÉONE.

Je dis que votre vie
Doit être précieuse et chère à la Patrie;
Je dois m'intéresser à tous ses défenseurs.

ANTÉNOR.

A tous!

CLÉONE.

C'est un devoir.

ANTÉNOR.

Mais ce devoir sévère,
Permet de distinguer celui que l'on préfère.

CLÉONE.

Anténor, laissez-moi.

ANTÉNOR.

De grace, expliquez-vous.
Dites-moi si ce cœur, qui s'intéresse à tous,
Est sensible....

CLÉONE.

Je crois entendre votre père.

ANTÉNOR.

Ah ! ce père pour moi n'est pas si rigoureux.
Il m'a promis que l'hyménée,
En m'unissant à l'objet de mes vœux....

CLÉONE.

D'un père aussi dépend ma destinée.

ANTÉNOR.

Anténor glorieux de ce beau nom d'époux,
Ne redouteroit plus la fortune jalouse.
Epoux ! N'est-il pas vrai que ce titre est bien doux ?

CLÉONE.

Pas plus doux que celui d'épouse.

ANTÉNOR.

Ah ! Cléone, achevez.

CLÉONE.

C'est assez me trahir.

ANTÉNOR.

Qu'ai-je entendu, grands dieux ! Son ame est attendrie.
Ah ! laisse échapper ce soupir ;
Rends-toi ; viens resserrer la chaîne qui nous lie.

CLÉONE.

De mon père dépend le destin de ma vie ;
Et mon devoir est d'obéir ;
Mais le sort d'une épouse est bien digne d'envie,
Quand le devoir est un plaisir.

SCÈNE VII.

CLÉONE, ANTÉNOR, CALLIAS, MÉGÈS.

MÉGÈS.

N'obéis qu'à ton cœur.

CLÉONE.

Dieux ! Que vois-je ? Mon père !

MÉGÈS.

Oui, c'est lui ; ne t'étonne pas :
Je connois ton amour, et tu m'en es plus chère.
Soyez époux. Avant de voler aux combats,
Qu'à la tienne Anténor joigne sa destinée.
Que l'autel de Mars le vengeur,
Soit celui de l'hymen. Et dans cette journée,
Que le peuple assemblé, témoin de ton bonheur,
Célèbre dans ses chants cet heureux hyménée.

ANTÉNOR.

O mon père ! ah, Mégès ! le prix que je reçois
Vous répond à jamais de ma reconnoissance.

CLÉONE.

La mienne est dans mon cœur.

MÉGÈS.

Mais le peuple s'avance ;
Unissons à ses chants notre amour et nos voix.

SCÈNE VIII.

CALLIAS, MÉGÈS, ANTÉNOR, CLÉONE,
Peuple, Soldats, marche guerrière.

CHŒUR, pendant la marche.

DIEU terrible, dieu de la guerre,
Sois pour nous le premier des dieux.
Sur un ennemi furieux
O Mars! viens lancer le tonnerre.
Dieu terrible, dieu de la guerre,
Sois pour nous le premier des dieux.

MÉGÈS.

Sous les chaînes de l'esclavage
On veut accabler tes enfans.

CALLIAS.

Déjà dans nos fertiles champs,
Les satellites des tyrans
Sèment l'horreur et le carnage.

ANTÉNOR.

Pourrois-tu seconder leur rage?
Pourrois-tu trahir tes enfans?

CHŒUR.

Dieu terrible, dieu de la guerre, &c.

CALLIAS.

Quand tu daignes nous protéger,
Quand la Liberté nous rassure;
Les Grecs au milieu du danger,
N'ont pas oublié la nature;
Un époux animé de l'ardeur la plus pure,
Sur tes autels vient s'engager
A nous défendre, à nous venger.

Tous.

Dieu puissant, dans cette journée,
Sois pour { eux / nous } le dieu d'hyménée.

CALLIAS et ANTENOR.

Reçois { mes / ses } vœux et { mon / son } encens.
Que l'hymen présage { ma / sa } gloire!
Et que tes terribles accens
Soient le signal de { ma / sa } victoire.

Chœur de femmes.

Aimez, aimez, jeunes époux,
Votre sort est digne d'envie;
Aimez, donnez à la Patrie
Des défenseurs dignes de vous.

Chœur général.

Dieu des combats, dieu de la gloire,
Reçois { leurs / nos } vœux et { leurs / nos } sermens.
Et que tes terribles accens
Soient le signal de la victoire.

SCENE IX.

Les précédens, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

Un envoyé des rois veut paroître à vos yeux.

MÉGÈS.

Nous refusons tous de l'entendre.

CALLIAS.

Non, Mégès ; qu'il s'avance, et qu'il voie en ces lieux
Ce que d'un peuple libre un tyran doit attendre.

SCÈNE X.

Les précédens, SAPOR.

SAPOR, *tenant une flèche à la main.*

MAGISTRATS, et vous, Peuple, au nom du plus grand roi,
Je viens vous ordonner d'obéir à sa loi.
Nous sommes sous vos murs ; comme un torrent rapide
Les soldats de Xerxès inondent la Phocide :
Quand d'Athène et de Sparte il prétend se venger,
De vos foyers, du moins, écartez le danger.
Vous l'avez éprouvé, la résistance est vaine.
Et que vous fait le sort de la coupable Athène ?
Qu'a-t-elle de commun avec vos intérêts ?
Laissez-nous la punir ; servez notre vengeance :
Je vous offre pour prix de votre obéissance,
L'amitié de Xerxès, le bonheur et la paix.

CALLIAS.

Vous ne m'étonnez pas : en vous la servitude
Fait de l'obéissance une utile habitude ;
Mais chez nous la valeur peut seule décider
Si l'esclave à des Grecs a droit de commander.
Quand vous pourriez sur nous usurper la victoire,
Vous n'aurez, croyez-moi, qu'une stérile gloire.
Cessez de nous tenter, vos soins sont superflus :
Quand nous serons soumis, nous n'existerons plus.

SAPOR.

Funeste aveuglement ! Voyez aux Thermopyles
De Sparte et ses héros les efforts inutiles ;
Aucun n'est échappé.

CALLIAS.

S'ils ont succombé tous,
La gloire est aux vaincus, et la honte pour vous.
Avant que ces héros fermassent la paupière,
Plus d'un ami des rois a mordu la poussière;
Craignez le même sort.

SAPOR.

Ainsi vous résistez ?
Eh bien, plus de pitié.... Tremblez....

MÉGÈS.

Et vous, sortez.

SAPOR.

Téméraires !... Bientôt nous saurons vous confondre.

MÉGÈS.

C'est dans le champ d'honneur qu'on saura vous répondre.
Sortez.

SAPOR.

O Jupiter ! punis tant de fierté.

MÉGÈS.

O Jupiter ! combats pour notre liberté.

(*On entend le tonnerre.*)

SAPOR.

Tremblez ; il se déclare : entendez son tonnerre.

CALLIAS.

Et vous, tremblez, tyrans qui désolez la terre.

SAPOR.

Du Dieu qui vous menace appaisez le courroux.

CALLIAS.

Combattons vaillamment, les Dieux seront pour nous.

SAPOR *brise la flèche, et la jette au milieu des Grecs.*

Eh bien ! recevez donc ce gage de la guerre.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

Les mêmes, excepté SAPOR.

CHŒUR.

DIEU terrible, dieu de la guerre,
Sois pour nous le premier des dieux.
Sur un ennemi furieux,
O Mars, viens lancer le tonnerre.

Dieu terrible, &c....

ANTÉNOR.

O chère épouse ! ô ma Cléone !
Si dans ces doux instans ton époux t'abandonne,
Sois sûre qu'Anténor, incapable d'effroi,
S'il ne revient vainqueur, mourra digne de toi.

SCÈNE XII.

Les précédens, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

AMIS, songez à vous défendre.
Le signal des combats s'est déjà fait entendre;
Les Perses sont nombreux, on les voit accourir.

CALLIAS.

Ne les attendons pas, il faut les prévenir.

CHŒUR.

Marchons, volons à la victoire;
Frappons le Perse épouvanté :
Marchons, combattons pour la gloire,
Ou mourons pour la Liberté.

(*Ils sortent.*)

SCENE XIII.

CLÉONE, DORIS.

CLÉONE.

AH, Doris ! vainement j'affecte du courage;
D'un sentiment plus fort je me sens émouvoir :
De l'avenir je crains do percer le nuage,
Je n'y vois qu'un obscur présage,
Et ce n'est qu'en tremblant que j'y cherche l'espoir.
Je sais ce que je dois à la Grèce, à moi-même :
Mais quand je crains pour ce que j'aime,
La nature en mon cœur fait taire le devoir.

DORIS.

Cléone, de l'amour la crainte est le partage.
Mais combien l'avenir t'en plaira davantage !
Quel doux moment pour toi, quand l'heureux Anténor,
Vainqueur des ennemis, et plus aimable encor,
D'un triomphe éclatant viendra te faire hommage !

CLÉONE.

Ah ! mon cœur se refuse à cette douce image.
Mon trouble égale mon amour;
Doris, de mon bonheur la fortune est jalouse,
Je crains un terrible retour :
Quand je n'ai que le nom d'épouse,
Si je l'avois reçu pour le perdre en un jour ! ....

DORIS.

Je vais hâter l'instant qui doit calmer ta peine.
Du haut de ces remparts on découvre la plaine;
J'y verrai nos soldats vainqueurs,
Et Doris reviendra pour essuyer tes pleurs.

SCÈNE XIV.

CLÉONE, *seule.*

AIR.

TOUT m'agite, tout m'épouvante :
L'espoir a fait place à l'effroi.
J'entends une voix menaçante
Qui me dit : « Malheureuse amante !
» Anténor est perdu pour toi ».
Tout me trouble, tout m'épouvante;
A mes yeux la mort est présente :
Anténor est perdu pour moi !

Mes pleurs, cessez de vous contraindre;
Des dieux appaisez le courroux :
Hélas! c'est trop d'avoir à craindre
Pour sa Patrie et son époux.
Du haut du ciel daignez m'entendre :
O dieux! ne l'abandonnez pas;
C'est lui, c'est lui qu'il faut défendre :
Par-tout accompagnez ses pas.

CHŒUR derrière le théâtre.

O dieux! qui pourra nous défendre?
O dieux! sauvez-nous du trépas.

CLÉONE.

O ciel! quels cris se font entendre?
Ma force m'abandonne.... hélas!...
Tout me trouble, tout m'épouvante :
Ces cris redoublent mon effroi.
J'entends une voix menaçante....
Tout me dit : « Malheureuse amante!
» Anténor est perdu pour toi ».
(*Elle tombe accablée de douleur.*)

CHŒUR derrière le théâtre.

O trop malheureuse Patrie!
O douleur! ô fatalité!
Plus d'espoir! plus de liberté!
Il faut renoncer à la vie.

(*Ce chœur s'éloigne en diminuant insensiblement.*)

SCENE XV.

CLÉONE, MÉGÈS.

CLÉONE *se lève en voyant son père.*

MON père, venez-vous m'annoncer mon malheur?

MÉGÈS.

Tout est perdu, ma fille, et le Perse est vainqueur.

CLÉONE.

Ah ! je le pressentois.

MÉGÈS.

O fatale vieillesse !
Il faut donc que je meure inutile à la Grèce !
Sans pouvoir la braver, j'attendrai donc la mort ?

CLÉONE.

Non. Dans ce moment même il faut tromper le sort.

MÉGÈS.

Quel espoir ?

CLÉONE.

M'aimez-vous ?

MÉGÈS.

Ah ! ma chère Cléone!

CLÉONE.

Il faut me le prouver. Si tout nous abandonne,
Jurez-moi d'accomplir le dernier de mes vœux.

MÉGÈS.

Parle.

CLÉONE.

Si l'ennemi pénètre dans ces lieux ;
Avant que nous soyons victimes de sa rage,
Avant qu'il me saisisse, et que sa main m'outrage,
Mon père, plongez-moi ce poignard dans le sein.

MÉGÈS.

Ma fille, je le jure ; et c'étoit mon dessein.

CLÉONE.

Ah ! je vois que je vous suis chère.

Je n'ai plus rien à redouter,
Et je mourrai du moins de la main de mon père.

MÉGÈS.

O de la Liberté, sublime caractère!
Rien, que le déshonneur, ne peut t'épouvanter.
Mais quels cris?....

CHŒUR derrière le théâtre.

Victoire! Victoire!

CLÉONE.

Mon père, entendez-vous?....

CHŒUR.

Gloire! éternelle gloire!

CHŒUR au fond.	CLÉONE et MÉGÈS.
Les dieux ont combattu pour nous;	O transport! ô moment trop doux!
Le Perse est tombé sous nos coups.	Les dieux ont combattu pour nous.

SCÈNE XVI.

MÉGES, CLÈONE, CALLIAS.

CALLIAS.

O Mégès! entends-tu ces chants, ces cris de joie?

MÉGÈS.

Ils vont tous à mon cœur.

CLÉONE.

Callias, achevez.

CALLIAS.

Des tyrans notre ville alloit être la proie;

Un soldat, un héros, un dieu nous a sauvés.
Il nous a retenus sur les bords de l'abîme,
Et de nos ennemis renversé les projets.

CLÉONE.

Ah ! si de sa valeur il étoit la victime !

CALLIAS.

Eh ! qu'importe ? Son nom ne périra jamais.

CLÉONE.

Nomme-t-on ce guerrier ?

MÉGÈS.

Quel est-il ?

CALLIAS.

Je l'ignore.
Mais dans notre danger, plus intrépide encore,
Surpassant, en un jour, nos plus fameux héros,
Il força la victoire à suivre nos drapeaux.
On m'a dit que lui seul.... Mais le peuple s'avance ;
Unissons à ses chants notre reconnoissance.

CLÉONE.

Grands dieux ! mettez le comble à des bienfaits si doux,
Et quand tout est heureux, rendez-moi mon époux.

SCÈNE XVII et dernière.

Les précédens, LÉONTÉE, Peuple, Soldats.

(*Pendant la marche guerrière on porte les trophées et les dépouilles des Perses; parmi ces dépouilles, on voit un brancard chargé des richesses prises aux ennemis, et couvert d'une large draperie.*)

CHŒUR.

Jour de triomphe ! jour de gloire !
Les dieux ont combattu pour nous.
Le vil esclave est tombé sous nos coups;
Au peuple libre appartient la victoire.

CALLIAS.

O brave Léontée ! à mes yeux attendris,
Pourquoi, dans ce moment, n'offres-tu point mon fils?
Tu ne me réponds rien ? Que faut-il que je pense ?

CLÉONE.

Malheureuse Cléone !

CALLIAS.

O funeste silence !
Parle-moi d'Anténor ?

LÉONTÉE.

Il n'y faut plus penser.
Te parler de ton fils, ce seroit t'offenser.

CALLIAS.

Qu'ai-je entendu ? Grands dieux ! Anténor est coupable !

LÉONTÉE.

Ah ! ne m'arrache pas un aveu qui m'accable.

CALLIAS.

Achève, je le veux.

LÉONTÉE.

Dans l'âge des plaisirs,
Lorsque tout secondoit, prévenoit ses desirs;
N'ayant point encor vu l'appareil de nos armes,
N'ayant point des combats ressenti les alarmes....
La nature plus forte, en ces momens d'effroi....
Tout a pu l'ébranler....

CALLIAS.

Fils indigne de moi !
Il a fui !

LÉONTÉE.

Séparé d'une épouse chérie,
Qui devoit embellir son sort,
Il a dû regretter la vie;
Il a pu redouter la mort.

CALLIAS.

Il a craint de mourir en sauvant sa Patrie ?
Le lâche ! il survivroit à cette ignominie ?

CLÉONE *se voile la figure.*

Tout est perdu pour moi.

CALLIAS.

Dieux ! servez mon courroux.
Frappez ce lâche fils, je le livre à vos coups.
Découvrez-moi les lieux où l'infame se cache;
Laissez-moi l'y chercher, que ma main l'en arrache;

Je veux aux yeux des Grecs expier son forfait,
Et laver dans son sang l'affront qu'il nous a fait.

LÉONTÉE.

Vous aimeriez donc mieux qu'il eût perdu la vie ?

CALLIAS.

Plût aux Dieux qu'il fut mort, et mort pour la Patrie !
Ah ! puissai-je le voir dans l'ombre des tombeaux !

LÉONTÉE.

Eh bien ! soyez content, il est mort en héros.

(A ces mots Léontée leve la draperie et découvre le corps d'Anténor, percé d'une flèche, et environné des marques de sa gloire. La musique commence à ce moment.)

TOUS.

Ciel !

(Après ce cri, il se fait un grand silence.)

LÉONTÉE.

Contemplez, glorieux père,
Un fils encor plus glorieux.
Un seul homme a sauvé la Grèce toute entière ;
Son nom est immortel. On va dire en tous lieux :
Callias est bien grand, mais son fils le surpasse.

CALLIAS *regarde son fils, s'attendrit et se contraint.*

(Il pose un genou à terre.)

O nature ! tais-toi. Grands dieux ! je vous rends grace.
Mon fils nous a sauvés, je bénirai sa mort.
Tendre père, je dois m'attendrir sur son sort !
(Il se relève à ce vers.)
Magistrat, Citoyen, je chanterai sa gloire.

CHŒUR.

Chantons la mort, chantons la gloire
Du héros qui mourut pour nous.
Le Perse est tombé sous ses coups ;
D'Anténor chantons la victoire.

(Cléone, toujours voilée, se met à genoux près de l'autel de l'hymen, et s'y appuie. Tous les Grecs tirent leurs épées, et appuyant la pointe sur le corps d'Anténor, ils font le serment qui suit :)

DERNIER CHŒUR.

Nous jurons tous de venger ton trépas.
A la fureur qui nous anime
L'ennemi n'échappera pas.
Jeune héros, sainte victime,
Nous jurons tous de venger ton trépas.

(Le rideau se baisse à la fin de ce chœur.)

De l'Imprimerie de CRAPELET, rue Jean-de-Beauvais, n°. 5.